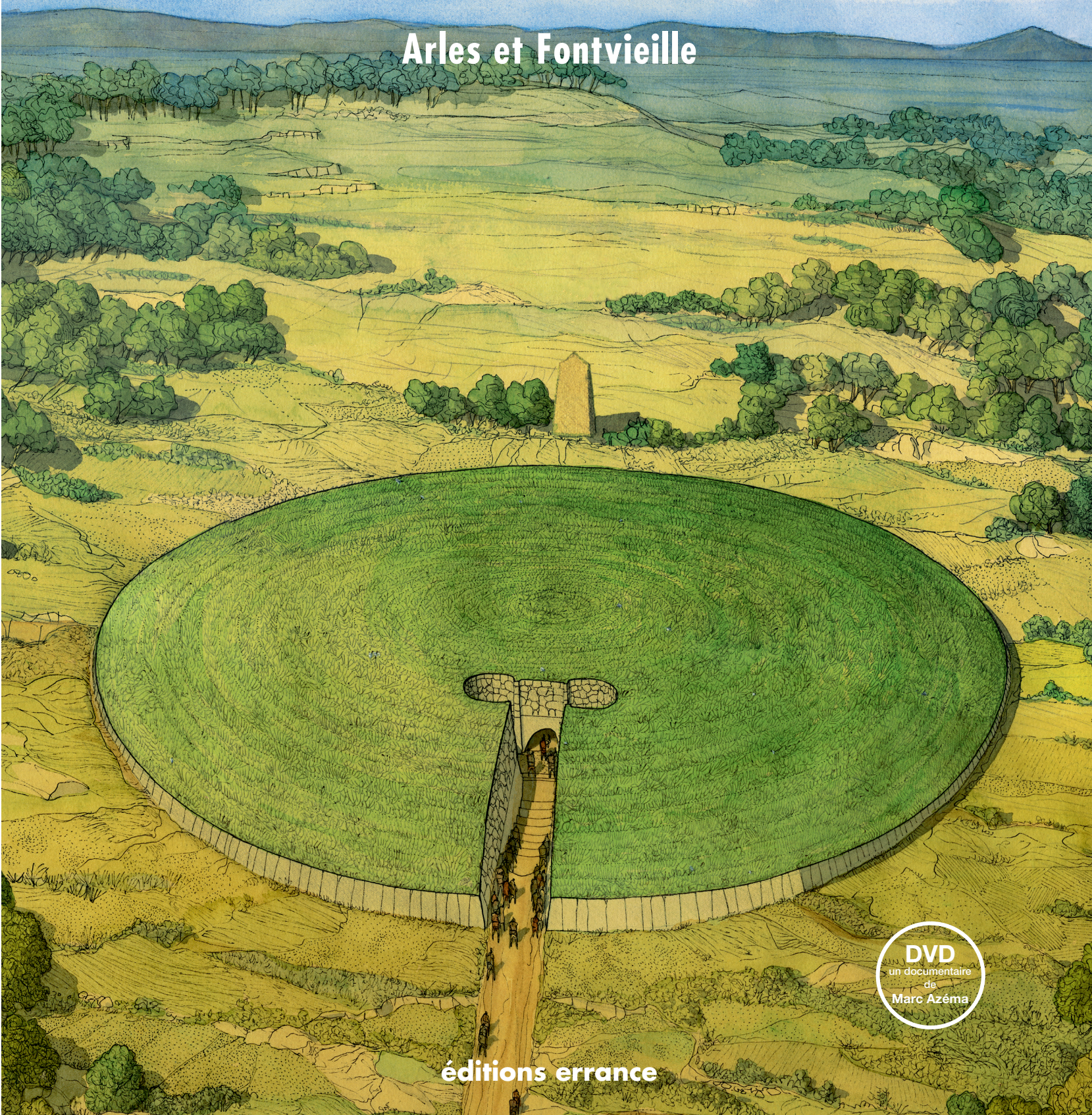


Jean Guilaine

Les Hypogées

protohistoriques de la Méditerranée

Arles et Fontvieille



DVD
un documentaire
de
Marc Azéma

éditions errance

Illustration de couverture

La Grotte des Fées sur la Montagne de Cordes. Aquarelle de Jean-Claude Golvin.
Musée départemental Arles antique. © Jean-Claude Golvin / éditions Errance.

Jean Guilaine est protohistorien. Professeur honoraire au Collège de France, il est membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il a publié et dirigé de nombreux ouvrages aux éditions Errance et Actes Sud / Errance, dont : *Sépultures et Sociétés du Néolithique à l'Histoire* (2009), *Shillourokambos* (2011), *Archéologie, Science humaine* (2011). Son roman *Pourquoi j'ai construit une maison carrée* est réédité en poche Babel n° 1186 (2013).

Marc Azéma est préhistorien et réalisateur. Il a publié aux éditions Errance *La préhistoire du cinéma* (2011), *L'art des cavernes en action* (deux tomes, 2009 et 2010). Chacun de ces ouvrages, publié aux éditions Errance, est accompagné d'un de ses documentaires filmés : *Marsoulas* (2010), *Le Pont de Sommières* (2011), et *Monte Revincu* (2012).

Jean-Claude Golvin est directeur de recherche au CNRS, architecte et illustrateur. Il a écrit, coécrit et illustré de nombreux ouvrages, dont aux éditions Errance : *L'Égypte restituée* (trois tomes, 1991, 1994, 1997, réédités en coffret en 2015), *Guide de l'Égypte ancienne* (2002), *Voyages sur la Méditerranée romaine* (2005), *Voyage chez les empereurs romains* (2006), *L'Antiquité retrouvée* (deuxième édition, 2007), *La Gaule retrouvée* (2011), *Voyage en Gaule romaine* (troisième édition, 2011), *Il était une fois... Les Romains en Languedoc* (2012), *Hérode, le roi architecte* (2014).

Xavier Margarit est ingénieur d'études au Ministère de la Culture.

Gérard Sauzade est conservateur en chef du Patrimoine.

Le documentaire *L'énigme de la Grotte des Fées* a reçu le Prix de la Médiation scientifique au festival "Objectif Préhistoire" de 2014.

Ouvrage publié avec l'aide du Centre national du Livre, du ministère de la Culture et de la Communication, du Conseil Départemental des Bouches-du-Rhône et de la mairie d'Arles.



© Éditions Errance, Arles, 2015
Actes Sud
47, rue du docteur Fanton
13 200 Arles
Tél. : 01 43 26 85 82
Fax : 01 43 29 34 88
ISBN : 978-2-87772-544-6

Pour recevoir gratuitement notre catalogue et des informations sur les nouveaux titres publiés par les Éditions Errance concernant l'archéologie, l'histoire et le patrimoine, veuillez nous adresser vos coordonnées ou nous envoyer votre carte de visite.

contact@editions-errance.fr

LES HYPOGÉES PROTOHISTORIQUES DE LA MÉDITERRANÉE

ARLES ET FONTVIEILLE

Jean Guilaine

avec la collaboration de Jean-Claude Golvin, Xavier Margarit et Gérard Sauzade

Avec un documentaire de Marc Azéma

SOMMAIRE

	REMERCIEMENTS.....	8
	AVANT-PROPOS.....	10
CHAPITRE 1	PRÉLIMINAIRES	13
	Jean Guilaine	
	UN PATRIMOINE MÉCONNU	13
	L'HYPOGÉISME : MOTIVATIONS ET DÉFINITIONS	17
	MÉGALITHISME ET HYPOGÉISME : DEUX VOIES PARALLÈLES	18
	HISTORIOGRAPHIE DES HYPOGÉES D'ARLES : DE FORTES PERSONNALITÉS À L'ŒUVRE	22
CHAPITRE 2	LES MONUMENTS	29
	Jean Guilaine et Gérard Sauzade	
	LA "GROTTE DES FÉES" OU "ÉPÉE DE ROLAND"	31
	Anibert et l'hypothèse sarrasine.....	31
	Mérimée visite la "grotte des Fées".....	35
	Toponymes : "grottes des Fées" et "palets de Roland".....	38
	La "grotte des Fées" dans l'imaginaire collectif.....	40
	La "grotte des Fées". État des lieux.....	41
	Gigantisme.....	58
	LA "GROTTE BOUNIAS"	61
	Une crypte sous un tumulus.....	61
	L'équipement des morts.....	70
	LA "GROTTE DE LA SOURCE"	74
	LA "GROTTE DU CASTELET"	86
	Une rampe originale et une fouille "par le toit".....	95
	Des armes et des instruments.....	99
	Des ornements de distinction et des céramiques variées.....	103
	LE DOLMEN DE COUTIGNARGUES	119
	Interprétations et dérives sémantiques.....	119
	Architecture du monument.....	129
	Des terrassiers à l'œuvre.....	131
	L'équipement funéraire.....	133
	PIERRES LEVÉES, GRAVURES... ET POLÉMIQUES	142
	Du nouveau sur la Grotte des Fées	150
	Le relevé tridimensionnel du grand hypogée de Cordes : présentation et perspectives d'étude Xavier Margarit	
	Circonstances et protocole de l'opération de relevé.....	150
	Nouvelle perception, nouvelles perspectives.....	151

CHAPITRE 3	L'HYPOGÉISME MÉDITERRANÉEN	161
	Jean Guilaine	
	FAUT-IL REGARDER VERS L'ORIENT ?	161
	Les hypogées levantins.....	162
	Les expériences chypriotes.....	165
	La sphère égéenne.....	168
	LES INITIATIVES DE LA MÉDITERRANÉE CENTRALE	171
	Les prémices Serra d'Alto-Diana.....	171
	L'hypogée de Manfredi di Santa Barbara (Italie du Sud-Est).....	172
	Premiers hypogées de Malte.....	175
	En Sicile.....	182
	L'ÉPANOUISSEMENT TYRRHÉNIEN	186
	Les proto-hypogées de Cucurru s'Arriu à Cabras (Oristano).....	186
	“Domus de Janas” d'Ozieri.....	187
	Symboles et maisons de défunts.....	193
	Hypogées sardes des Âges du cuivre et du bronze.....	200
	L'Italie péninsulaire.....	201
	L'ESPACE IBÉRIQUE	207
	Des proto-hypogées en Catalogne ?.....	207
	Andalousie et Portugal.....	212
	Les îles Baléares.....	215
CHAPITRE 4	LES HYPOGÉES D'ARLES-FONTVIEILLE EN CONTEXTE	223
	Jean Guilaine	
	UN APERÇU COMPARATIF	223
	LES HYPOGÉES D'ARLES ET LE MÉGALITHISME DOLMÉNIQUE	228
	Le mégalithisme d'Armorique et du Bassin parisien.....	229
	Le mégalithisme sud-ibérique.....	231
	Le mégalithisme catalan.....	233
	Le mégalithisme du Sud de la France.....	233
	LA QUESTION DES ENVELOPPES TUMULAIRES	236
	FONCTIONNEMENT DES SÉPULTURES COLLECTIVES ET ANTHROPOLOGIE	239
	DES CAVEAUX UTILISÉS À RÉPÉTITION	242
	SPATIALISATION DES ACTIVITÉS FUNÉRAIRES	243
	TRÉPANATION ET VIOLENCE	245
	AUTRES HYPOGÉES DU SUD DE LA FRANCE	246
	Les hypogées vauclusiens et drômois.....	246
	Les hypogées du Languedoc oriental.....	250
	OÙ VIVAIENT LES POPULATIONS UTILISATRICES DES HYPOGÉES D'ARLES ?	252
	DES MARQUEURS DE DISTINCTION	254
	SOCIÉTÉS “HYPOGÉIQUES”	255

CHAPITRE 5	RÉFLEXION RELATIVE À LA RESTITUTION DES HYPOGÉES	259
	Jean-Claude Golvin	
	L'HYPOGÉE DE BOUNIAS	259
	LA GROTTTE DES FÉES	261
	CONCLUSION	262
CHAPITRE 6	NAISSANCE, VIE ET DÉCLIN DES HYPOGÉES D'ARLES-FONTVIEILLE	265
	Jean Guilaine	
	PREMIÈRES ÉVALUATIONS :	
	DE PAUL CAZALIS DE FONDOUCE À FERNAND BENOIT	265
	LA POLÉMIQUE ENTRE JEAN ARNAL ET JACQUES AUDIBERT	266
	LE POINT DE VUE DE GLYN DANIEL	269
	UN POINT DE TERMINOLOGIE	270
	DE QUAND DATENT LES HYPOGÉES DE FONTVIEILLE ?	274
	L'hypothèse haute : une datation avant -3600/-3500	274
	L'hypothèse basse : une datation après -2900	277
	L'hypothèse "moyenne" : entre -3600/-3500 et -2900.....	278
	DES CAVEAUX LONGTEMPS UTILISÉS	290
	MOBILIERS FUNÉRAIRES ET ATTRIBUTION CULTURELLE	291
	L'industrie lithique taillée	291
	Le matériel poli	295
	La céramique néolithique	295
	La culture du vase campaniforme	300
	L'Âge du bronze.....	309
	Des parures de toutes les périodes.....	309
CHAPITRE 7	ÉPILOGUE:	
	DEMAIN, LES HYPOGÉES D'ARLES-FONTVIEILLE	321
	Jean Guilaine	
	DES INGÉNIEURS AUDACIEUX	321
	UNE RECHERCHE EN DEVENIR	322
	BIBLIOGRAPHIE	327

*À la mémoire de Max Escalon de Fonton (1920-2013),
à mon ami Jean Courtin,
tous deux ont su me faire aimer la Préhistoire de la Provence.*

Jean Guilaine

REMERCIEMENTS

Cet ouvrage et ce film n'auraient pu voir le jour sans l'accueil chaleureux de Jacques des Cordes et de sa famille à la grotte des Fées, à Bounias et à la Source. Nous avons passé ensemble dans ces lieux uniques des moments d'un réel enchantement. Je leur en sais gré ainsi qu'à la commune de Fontvieille, propriétaire de l'hypogée du Castelet.

Au Service régional de l'Archéologie de la Direction des Affaires culturelles de Provence-Alpes-Côte d'Azur, Xavier Delestre a reçu positivement ce projet de livre et de film et, par l'octroi de certains crédits, en a permis l'aboutissement. Avec Xavier Margarit, j'ai noué des liens scientifiques appréciés, discuté largement de certaines hypothèses et décliné des points obscurs que la recherche à venir pourrait lever.

J'ai souhaité que mon collègue Gérard Sauzade, conservateur en chef du Patrimoine, fort d'une bonne expérience des hypogées d'Arles et du Néolithique final provençal, se joigne à moi pour dresser un bilan de nos connaissances sur ces monuments. J'ai aussi voulu que Jean-Claude Golvin, directeur de recherche au CNRS et dont on connaît le talent d'architecte et d'illustrateur, donne sur ces hypogées, et notamment sur leur développement aérien disparu, ses impressions personnelles. Je les remercie sincèrement tous deux, ainsi que Xavier Margarit, de leur investissement dans ces pages.

Au Musée départemental Arles antique, j'ai toujours été reçu avec courtoisie et empressement par Claude Sintès, directeur de l'établissement. J'ai très souvent sollicité Valérie Clénas, toujours aimable et disponible, lors de mes examens répétés de vestiges archéologiques. Lorène Linarès-Henry a facilité mes enquêtes bibliographiques sur place. Je les assure de ma gratitude.

L'illustration de l'ouvrage doit beaucoup à de nombreux intervenants : Michel Olive et Christian Hussy, du Service régional de l'Archéologie, Clélia Pigeaud, Élisabeth Legrand, Marc Azéma, Gérard Sauzade, mais aussi à mon propre fonds photographique souvent alimenté par mes collègues de l'ex-Centre d'Anthropologie de Toulouse (Jacques Coularou, Alain Aigoïn).

Clélia Pigeaud a conduit tout particulièrement un travail archivistique et de recherche documentaire poussé : elle a droit à toute ma reconnaissance. Sophie Souville a mis au net mes dessins des céramiques du musée d'Arles. J'ai également sollicité pour des illustrations ou des renseignements Laurent Deguara, Jacques Bousquet et Jean-Marc Rocca au musée de la Société archéologique de Montpellier, Lionel Pernet et Mario Marco au musée de Lattes, Yoann Brault à la bibliothèque de l'Institut, Marie-Hélène Thiault au musée d'Archéologie Nationale, Robert Bégouen au musée des Pujols (Montesquieu-Avantès). J'ai pu obtenir des dessins ou des documents photographiques de Jean Courtin, de Mme Janine Audibert, du musée Arlaten, de Caroline Malone et de Dora Kemp au McDonald Institute for Archaeological Research (Cambridge), de Giuseppa Tanda et Luca Doro à l'Université de Cagliari, de Maria Grazia Melis à l'Université de Sassari, de Manuel Calvo Trias à l'Université des îles Baléares, de Ramón Ten et d'Araceli Martin au Service Culture de la Généralité de Catalogne, de Roser Enrich Gregori et Genis Ribé i Monge au musée de Sabadell, d'Albert Velasco et Ivan Piredda de l'association Conatus Arqueologia, de Maria Josefa Villalba. Pierre Pétrequin et Jean Vaquer m'ont fait part de certaines précisions. Céline Bressy-Léandri a bien voulu déterminer la possible provenance des poignards, lames et armatures de silex issus des hypogées et de Coutignargues tandis que Véronique Fromanger s'est penchée sur les matériaux utilisés dans la fabrication des parures.

Ce mémoire a nécessité de longues séances de travail sur le terrain, au musée de l'Arles antique et dans les locaux d'Actes Sud / Errance. Je sais gré à Romain Pigeaud de ces journées aussi laborieuses que passionnées conduites sous le regard bienveillant de Jean-Paul Capitani.

La Direction Régionale de Provence-Alpes-Côte d'Azur, le Centre National du Livre, le Département des Bouches-du-Rhône, la mairie d'Arles, l'association Mémorial des Cordes, ont aidé à la publication de cet ouvrage : je leur en exprime ma reconnaissance.

Le film associé à ce livre est dû à l'étroite et amicale collaboration forgée depuis plusieurs années avec Marc Azéma et son équipe : Stéphane Kowalczyk, Daniel Ulldemolins, Élodie Cau-Ulldemolins. Cette opération a été facilitée par l'aide financière accordée par la Fondation archéologique Pierre Mercier (Courthézon, Vaucluse) et, encore une fois, par la Direction Régionale des Affaires Culturelles (Service de l'Archéologie) de la Région PACA.



Entrée de la "grotte des Fées".
Photo C. Pigeaud.

AVANT-PROPOS

Au cours de ma carrière d'archéologue, colloques et missions d'étude m'ont régulièrement conduit à voyager en Méditerranée et, plus largement, en Europe. Chercheur au CNRS, puis directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, par la suite professeur au Collège de France, ayant fait du Néolithique et des premières sociétés rurales le thème central de mes préoccupations, je me suis inévitablement intéressé au phénomène du mégalithisme et de l'hypogéisme. Dans *La Mer partagée. La Méditerranée avant l'écriture* publiée dans sa première édition en 1994, j'ai en particulier consacré deux chapitres à cette question. Si je reviens aujourd'hui dans le présent ouvrage sur le thème de l'hypogéisme, c'est pour tâcher de mieux insérer dans le contexte méditerranéen les exceptionnels monuments que constituent les hypogées dits "de Fontvieille" ou "d'Arles".

On ne dira jamais assez à quel point ces grottes artificielles ont quelque chose d'unique. Leur envergure d'abord et, plus particulièrement la grotte des Fées, impressionnante de taille et de volume. Les cavités de Bounias, de la Source et du Castelet, moins imposantes, n'en partagent pas moins avec l'"Épée de Roland", autre dénomination de la grotte des Fées, une qualité architecturale rarement atteinte dans l'hypogéisme méditerranéen.

Le caractère de massivité que suggère la grotte des Fées, la sensation d'écrasement que suscite sa visite, le sentiment de prouesse technique qui se dégage de sa construction n'ont de parallèles que les impressions ressenties à la visite des monuments géants du mégalithisme européen : la cueva de Menga d'Antequera, la Roche aux Fées d'Essé, les monuments de Stonehenge et d'Avebury, le tumulus de Newgrange pour nous limiter à quelques exemples. On est là devant des sortes d'exploits comparables à ceux que produiront d'autres civilisations, historiques celles-ci, et dotées de moyens techniques bien supérieurs aux artisans et aux ouvriers néolithiques.

Les hypogées d'Arles ont laissé d'assez nombreuses traces dans la littérature et, incontournables dans toute évocation de la préhistoire européenne, ont été mentionnés depuis la seconde moitié du XIX^e siècle dans la plupart des synthèses attachées à ce continent, du *Manuel* de Déchelette à *l'Aube de la civilisation européenne* de V. G. Childe et aux *Megalith Builders of Western Europe* de Glyn Daniel. Bien d'autres ouvrages à perspectives générales ou régionales y ont fait allusion sans parler des références constantes auxquelles elles ont donné lieu dans les ouvrages de la Préhistoire provençale et méridionale.

J'ai beaucoup entendu parler de ces monuments et j'ai lu diverses notices les concernant bien avant de les "rencontrer" visuellement. Dans les années cinquante du siècle dernier, j'ai écouté, après leur divorce scientifique, Jean Arnal et Jacques Audibert m'entretenir – séparément ! – de leur intérêt. L'un les vieillissait fortement, l'autre les datait d'un "Chalcolithique" alors très compacté et que les datations radiocarbone devaient par la suite rendre obsolète en l'étirant dans le temps et en le séquençant. Tous deux me vantaient leur importance dans le contexte du mégalithisme occidental. Max Escalon de Fonton, porté à magnifier "son" pays provençal, reconnaissait l'intérêt de ces monuments, mais regrettant leur fouille trop ancienne, orientait les jeunes chercheurs vers l'étude de gisements vierges, susceptibles de renouveler en profondeur les connaissances. Mes amis Jean Courtin et Gérard Sauzade revinrent, à plusieurs reprises, vers ces monuments prestigieux compte tenu de leur poids historiographique mais fortement grevés par les trop sommaires observations de terrain lors du "vidage" des monuments de Bounias et de la Source.

De sorte que très tôt se forgea dans mon esprit une sorte de mythe sur ces fameux "hypogées" : singuliers par leur architecture, parfois impressionnants par leur ampleur (la grotte des Fées en particulier), maudits par leur "fouille", étonnants par les polémiques

qu'ils entretenaient presque un siècle après leur découverte (ou redécouverte). Tout ceci s'opérait mentalement : je n'avais que mon imagination pour reconstruire dans ma tête ces monuments dont l'accès était, disait-on, interdit par un propriétaire plutôt intransigeant. Je connaissais certes l'essentiel des mobiliers en provenant à la suite de quelques visites au Musée d'Arles. Pas les sites eux-mêmes. Ce manque de contact physique prit fin en 1992 lorsque la Direction des Affaires Culturelles de Provence-Alpes-Côte d'Azur obtint du maître des lieux qu'une visite puisse être organisée qui permettrait à certains préhistoriens d'inspecter ces cavités. J'ai conservé de ce premier contact avec la grotte des Fées une étrange sensation face au défi réussi de ce projet architectonique, sentiment qui, bien sûr, sans perdre de son intensité, se dissipa lors de visites ultérieures. L'envergure de cet antre ne peut laisser indifférent aucun archéologue au fait des moyens techniques à la disposition de ceux qui l'aménagèrent. Certains grands mégalithes font naître semblable impression.

Les liens noués par la suite avec Jacques des Cordes me permirent de mieux apprécier, observer, reconnaître ces monuments si peu connus du public. Ainsi prit corps l'idée d'un film et d'un livre qui l'accompagnerait. Ce projet, conçu avec Marc Azéma, reçut un avis favorable de Xavier Delestre, directeur du Service Régional de l'Archéologie de Provence-Alpes-Côte d'Azur. Chargé de l'ouvrage dans cette double opération, je puis émettre ainsi quelques idées qui me sont chères sur ces monuments dans le contexte de l'hypogéisme méditerranéen.

Je ne crois pas en effet que l'on puisse traiter des hypogées de Fontvieille en dehors d'une problématique plus générale sur les grottes artificielles. Ma focale sera donc largement méditerranéenne au plan de l'architecture et de la fonction. Toutefois l'analyse des cultures qui ont bâti ces monuments renvoie forcément à une insertion plus régionale, à un examen en étroite relation avec les caractères des populations autochtones ayant utilisé ces grandes tombes.

Ce livre est un état de la question ou, plus exactement, un état des interrogations que je me pose aujourd'hui à propos de ces monuments. Il ne met pas, loin de là, un point final aux travaux qui pourront être conduits dans les années à venir sur les caveaux eux-mêmes, les restes anthropologiques ou les mobiliers qui en proviennent. Ainsi va la recherche. Elle avance par petites touches, en précisant certains points, en changeant les perspectives, en créant des avancées à la faveur d'analyses dues à la progression des techniques. Tout est loin d'être dit sur les hypogées d'Arles. On regrettera seulement que les interventions de la seconde moitié du XIX^e siècle n'aient pas été toujours à la hauteur des enjeux que de tels monuments étaient à même de susciter. Toute fouille archéologique vient toujours trop tôt au regard des générations suivantes. C'est le prix que paie constamment la discipline. Mais les observations faites, les matériaux accumulés sont suffisamment étayés pour porter sur ces monuments d'exception un regard à même de les insérer dans les problématiques d'aujourd'hui.

Un mot de terminologie enfin. Les hypogées dont je parle sont situés sur la commune de Fontvieille, aux portes d'Arles. Dans la littérature on les appelle tantôt hypogées d'Arles, tantôt hypogées de Fontvieille. C'est sous cette double dénomination qu'ils seront désignés indifféremment dans les pages de ce livre.

Jean Guilaine



PRÉLIMINAIRES

Jean Guilaine

UN PATRIMOINE MÉCONNU

Qui, parcourant la campagne arlésienne, se douterait qu'il passe à proximité d'un ensemble archéologique unique en France et, peut-être même en Méditerranée ? Peu de gens, parmi lesquels sans doute bon nombre "d'autochtones", ignorent en effet que la montagne de Cordes abrite un fleuron architectural de la Préhistoire française. Quant aux visiteurs de la région, ils sont plus naturellement attirés par l'aqueduc romain de Barbegal, par l'abbaye bénédictine de Montmajour ou par le moulin dit "de Daudet" bien que cet auteur ne l'ait en fait jamais possédé. Il est vrai que ces trois monuments sont "aériens". Le premier déroule ses arches depuis la chaîne des Alpilles, apportant l'eau à la ville d'Arles et aux moulins qui, dans l'Antiquité, alimentaient cette cité. Le second dresse ses impressionnants bâtiments religieux et militaires dans l'écrin vert qui l'environne. Le troisième, niché sur sa colline, renvoie au bonheur de Maître Cornille, tout heureux d'avoir récupéré un travail que lui avaient enlevé les minotiers industriels. L'aqueduc fonctionnait vers les II^e/III^e siècles de notre ère. L'abbaye, fondée en 938, devint l'un des plus riches monastères de Provence, avant de périr et d'être abandonnée vers la fin du XVIII^e siècle. Le moulin, construit en 1814, perdit assez rapidement toute activité même si Alphonse Daudet prétendait y avoir écrit ses *Lettres de mon moulin* et observé avec délectation les lapins, alors en grand nombre, batifoler au clair de lune.

À la différence de tels édifices, les monuments de la montagne de Cordes et du plateau du Castelet sont souterrains, chthoniens. Ils sont cachés, ôtés à la vue du public. Ce sont des cavités artificielles, volontairement aménagées pour servir de tombeaux à des populations du Néolithique finissant, c'est-à-dire, *grosso modo*, entre 3300 et 2000 avant notre ère. Ces monuments ont donc 5000 ans d'âge. Une telle antiquité les sépare de plus de trois millénaires de l'aqueduc voisin. C'est dire qu'il s'est écoulé beaucoup plus de temps entre, d'un côté, l'époque de leur creusement, de leur fonctionnement, et celui où les romains usaient de la force hydraulique pour faire tourner les roues des chambres successives et, de l'autre, entre l'Antiquité et nous. On ne doit jamais perdre de vue la dimension chronologique dans toute tentative de comparaison.

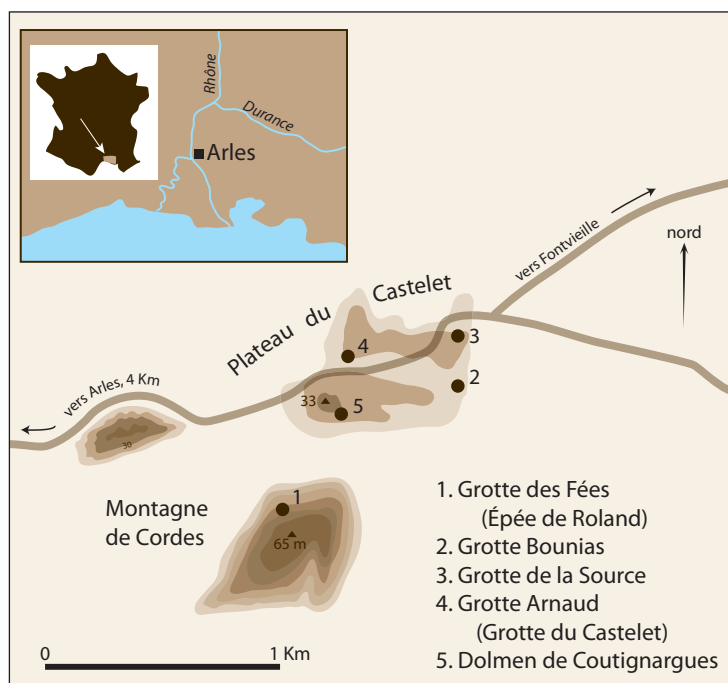
La montagne de Cordes s'élevant au-dessus des zones lagunaires. Dessin bizarrement intitulé *Vue de la Crau*. 1888. Van Gogh. Museum Folkwang, Essen (Allemagne).

© akg-images.



La Montagne de Cordes.
Vue depuis la route d'Arles.
Photo C. Pigeaud.





Position des hypogées autour de la montagne de Cordes. D'après G. Daniel.

DAO A. Redou.

Ces grottes artificielles que cachent la montagne de Cordes et le relief du Castelet sont au nombre de quatre. Peut-être en existe-t-il d'autres que la recherche n'a toujours pas révélées à ce jour tant l'archéologie est souvent tributaire de découvertes inattendues, certains sites demeurant plus longtemps ignorés que d'autres en raison de conditions de préservation plus favorables.

Cavités totalement troglodytiques, volontairement distraites au regard du visiteur ? Aujourd'hui peut-être mais pas exactement à l'époque où ces tombeaux étaient en usage. Il ne s'agissait alors pas de les masquer mais, bien au contraire, de les signaler, de les imposer au regard d'autrui. C'est pourquoi on les avait surmontés d'un tertre, d'une petite éminence précisément destinée à identifier le caveau souterrain, à attirer sur lui l'attention des passants.

Dans cet ouvrage destiné à un large public, nous souhaitons mieux faire connaître ces monuments

arlésiens en apparence singuliers mais qui entrent dans un système de tombes collectives caractéristiques des sociétés méditerranéennes des IV^e et III^e millénaires. On se demandera donc pourquoi en ce temps-là les populations aménageaient de tels caveaux. En quoi les monuments de Fontvieille s'apparentaient-ils à d'autres mausolées de même type ou, au contraire, s'en éloignaient-ils ? Pourquoi furent-ils longtemps en fonction et pourquoi déclinèrent-ils ?

On désigne souvent ces sépulcres sous le terme "d'hypogées". Les archéologues appellent ainsi toute forme de tombe creusée dans la roche, que ce sépulcre soit à destination individuelle ou dévolu à de nombreux défunts, qu'il soit de volume modeste ou spacieux et riche de plusieurs salles, que son (ou ses) destinataire(s) soi(ent) un (des) personnage(s) d'importance ou des gens du commun. Mais les "hypogées" de Cordes et du Castelet ne méritent qu'en partie cette dénomination. Ils devraient pour cela être totalement creusés dans le substrat, à la façon d'une mine ou d'une grotte dont toutes les parois n'existeraient que par le labeur humain. Or si les monuments d'Arles sont bien découpés dans la roche, leur voûte ne l'est pas. Celle-ci est constituée de larges tables calcaires extraites des environs et venues couvrir les fosses précédemment dégagées. En ce sens ces constructions sont mixtes, elles ont bien le décaissement, la morphologie, l'allure d'hypogées mais elles ont bénéficié d'une toiture "mégolithique" comme certaines tombes dolméniques contemporaines. Ce sont donc en fait des monuments mixtes mi-hypogées, mi-galeries ou "allées couvertes". C'est d'ailleurs sous cette dernière expression qu'on les a longtemps désignés. Si l'on ajoute qu'une construction "aérienne" les identifiait à l'origine, on peut donc avancer que les cavités de Fontvieille constituent une sorte de synthèse architecturale, de fait assez rare, entre caveaux hypogéiques et tombes dolméniques de plan allongé.

Allons dès lors plus loin dans l'histoire et la connaissance de ces monuments.

L'HYPOGÉISME : MOTIVATIONS ET DÉFINITIONS

L'histoire des sépultures aménagées dans des cavités creusées de main d'homme se confond peu ou prou avec le processus ayant conduit à l'élaboration des tombes collectives, c'est-à-dire de caveaux destinés à recevoir plusieurs dépouilles au cours du temps. Cette pratique émerge au sein des premières populations agricoles, à un certain stade de leur développement. Ne voyons pas toutefois dans l'apparition des sépulcres à usage collectif le résultat programmé d'une évolution incontournable : des sociétés préhistoriques ont, à un moment de leur histoire, opté pour l'usage de tombes collectives, d'autres ont poursuivi dans la pratique de sépultures individuelles. Les caveaux renfermant les corps de plusieurs sujets peuvent eux-mêmes répondre à diverses formules : dolmens, hypogées voire grottes naturelles. C'est pourquoi dolmens et hypogées notamment entrent, *grosso modo*, dans le même créneau évolutif : seule l'enveloppe change. Le dolmen est une tombe "aérienne", bâtie généralement au-dessus du sol, recouverte d'un tertre protecteur qui devait, à l'origine, lui donner l'aspect d'une éminence construite et délimitée par un mur de façade. L'hypogée est, au contraire, un caveau souterrain, creusé dans le sol ou à flanc de paroi. C'est, d'une certaine façon, une structure en négatif, aménagée au cœur même de la terre. Dolmens et hypogées partagent pourtant le même objectif : conserver les corps de défunts sélectionnés afin de les préserver des ravages du temps mais surtout entretenir une forme de mémoire "historique" de la communauté. Ce souci de protection répond à la fois à une préoccupation physique mais surtout idéale. Le caractère monumental de certains mégalithes, l'usage pour cela de piliers ou de tables de bonne envergure en témoignent. Il s'agit d'utiliser un matériau imputrescible pour défier l'usure des années et des siècles à venir. Le même objectif vaut pour les tombes en cavités artificielles : l'hypogée est aménagé aux dépens d'une roche résistante qu'il faut décaisser pour faire place à des sujets pour lesquels on souhaite un au-delà de longue durée. Ne croyons pas qu'il y ait entre les deux formules une opposition de principe : le dolmen serait ostentatoire, monumental, fait pour être vu, l'hypogée serait discret, enterré, volontairement soustrait au regard. Non, l'hypogée lui-même possède des structures, des aménagements, des systèmes de signalisation qui le singularisent, lui donnent une forme d'identité : un couloir bâti qui mène jusqu'à son accès, une porte bien marquée, à l'occasion sculptée, parfois un simple mur de fermeture mais qui suffit à l'authentifier, parfois un tertre sus-jacent. Au fond, tous ces caveaux, dolmens ou grottes artificielles, ont pour fonction de glorifier les individus dont ils recèlent les restes en leur sein, de les valoriser à travers la qualité, l'ampleur, la position topographique, la disposition de leur dernière demeure. Monumental ou modeste, l'hypogée, comme le dolmen, n'est pas qu'un simple conservatoire d'ossements. Il est, à travers ses défunts, le témoin de l'histoire d'un groupe humain : personnages choisis, communauté, famille biologique ou symbolique, voire simple individu (dans le cas d'une tombe artificielle dévolue à un seul défunt, cas également connu).

Comment sont nées ces tombes, aériennes ou chthoniennes ? En limitant notre perspective à la Méditerranée occidentale, il est possible d'évoquer la trajectoire qui en a favorisé l'éclosion (1). Observons d'abord que le concept de nécropole, lieu spécifiquement dédié aux défunts d'une communauté, n'y émerge qu'assez tardivement.

En effet les premières sociétés agricoles qui ont pris pied dans cette aire géographique ont un temps ignoré ce mode de regroupement des défunts dans un espace bien circonscrit. Au début du Néolithique, au VI^e millénaire, les morts pouvaient être éliminés, seuls quelques-uns bénéficiaient d'un traitement plus conservatoire. Mais le concept de nécropole lui-même n'apparaît globalement qu'au V^e millénaire et présente dès lors deux aspects distincts. Il peut prendre la forme de regroupements de tombes en lauzes, sortes de caissons de pierre parfois entourés d'un cercle de pierres limitant probablement un ancien tertre. Tel est le cas en Sardaigne du Nord sur la nécropole de Li Muri à Arzachena. Semblables tombes se retrouvent en Corse, mais aussi dans le Sud de la France (Languedoc, Roussillon) et en Catalogne. Dans cette dernière région, à côté de simples coffres de pierre, connus notamment dans la région de Solsona, on aménage aussi de très grands tertres pouvant atteindre jusqu'à 20 à 22 m de diamètre abritant une sépulture centrale (monuments de Tavertet à Vich). On parle de "proto-mégalithisme" pour désigner ces manifestations funéraires.

Mais ce souci de donner à certains défunts un espace spécifique peut prendre un autre chemin. On creuse alors à l'intention du disparu une sorte de puits vertical à partir duquel on excavera, dans sa partie la plus profonde, une logette latérale destinée à en accueillir la dépouille. Ainsi dans la nécropole sarde de Cucurru s'Arriu, près d'Oristano. Les tombes, même modestes, peuvent être qualifiées de "proto-hypogées" en raison de leur caractère à la fois artificiel et souterrain, chthonien. Toutefois, dans les deux cas, caissons pré-dolméniques et proto-hypogées, il s'agit encore la plupart du temps de sépultures individuelles, parfois doubles, rarement destinées à plusieurs sujets. Si ces monuments sont souvent regroupés en petites nécropoles, on ne peut les considérer nullement comme des tombes collectives. Peu à peu toutefois, le nombre des individus placés dans un même caisson ou une même cellule ira croissant. Ainsi l'on verra, par exemple dans la culture suisse de Chamblandes, certains coffres devenir le havre de plusieurs corps, après entassement ou réduction de quelques dépouilles antérieures. Et c'est précisément ce processus de réouverture périodique des caveaux qui est intéressant dans la mesure où il modifie complètement la perspective temporelle : d'une tombe close et destinée à un unique sujet, on passe progressivement à un espace reclus mais dont on considère qu'il peut être rouvert périodiquement pour recevoir d'autres corps auxquels on doit faire place.

Nous allons donc aborder comment, dans les diverses sphères de l'espace méditerranéen, se sont développées au fil des millénaires des tombes collectives décaissées dans le substrat. Comment aussi cette formule finira par s'imposer, concurrençant ainsi les tombes mégalithiques contemporaines. Comment, enfin, cette variété se maintiendra à travers les siècles avant de décliner et de disparaître.

MÉGALITHISME ET HYPOGÉISME : DEUX VOIES PARALLÈLES

Les débuts de l'hypogéisme sont donc plus ou moins liés à l'émergence des sépultures collectives et, sur ce plan, les tombes creusées dans le roc et destinées à plusieurs sujets entrent dans la même problématique que celle entraînant l'apparition du



Variétés d'hypogées du Néolithique et de l'âge du Bronze.

Su Crucifissu Mannu (Porto Torres, Sardaigne).

Vue sur la chambre principale flanquée de logettes périphériques.

Photo J. Guilaine.



mégalithisme. On peut donc avoir sur ce processus une tendance explicative de type évolutionniste à l'instar de la constitution des dolmens. Penser par exemple que ces derniers émergent sur un substrat funéraire valorisant seulement quelques individus distingués par leurs contemporains et enterrés dans des coffres de pierre avec un système de repérage "aérien", plus ou moins développé, et destiné à attirer l'attention sur la présence des défunts "sous-jacents". Le dispositif de signalisation peut être de grande ampleur comme dans le cas des imposants tumuli de la région de Carnac (Morbihan) où l'on connaît des monuments ayant nécessité une masse considérable

De gauche à droite

Nécropole de Castelluccio (Sicile).

Porte d'entrée sculptée d'une tombe.

Murgia Timone

(Matera, Italie du Sud-Est).

Entrée d'un hypogée délimité

en surface par des murets circulaires de gros blocs.

Photos J. Guilaine.

de matériaux ; le cas du tumulus Saint-Michel qui domine le vieux bourg de Carnac est éloquent : long de 125 m, large de 50 m, haut du 10 m, il est coiffé aujourd'hui par une chapelle. Il recélait en son centre un caveau de 2,40 m sur 1,80 m entouré par une quinzaine de petits coffres sépulcraux. Le tumulus du Moustoir accusait 90 m de long, 40 m de large et 8 m de haut. Dans un style différent, les monuments de Passy, dans l'Yonne, s'étiraient plutôt en longueur : leur développement pouvait aller de 30 m jusqu'à 300 m et se terminer par une extrémité plus ou moins renflée. Ils renfermaient une ou quelques tombes individuelles.

À la même époque, des parallèles existent dans la sphère méditerranéenne sans atteindre toutefois un tel niveau d'ostentation. Si les tumulus catalans de Tavertet, déjà évoqués, peuvent être de belle ampleur et posséder un mur périphérique parementé, les tombes de cette époque sont souvent de simples caissons de pierre destinés à accueillir un ou deux individus. On retrouve de telles sépultures, parfois groupées en petites nécropoles, en Corse, en Sardaigne, dans le Midi ou dans le Solsonès. Dans la nécropole de Caramany, en Roussillon, ces cercueils de pierre étaient inclus dans un manchon de blocs. En Sardaigne, les tertres ceinturant les tombes de la culture d'Arzachena étaient matérialisés par de gros galets, des lauzes dressées, voire de véritables stèles. Toutes ces tombes méditerranéennes contiennent des équipements originaux. Ainsi, à Li Muri, de longues lames de silex importé du Gargano sur l'Adriatique, des perles en stéatite, des boules percées ou "masses d'armes", une petite tasse sculptée munie d'anses en bobine. Les tombes du Midi français comportent des flèches tranchantes ou perçantes, des galets forés, de curieux "lissoirs" en os, des perles de schiste ou de variscite, des céramiques décorées ou non.

Ce n'est que dans un second temps que s'effectuera à partir d'un tel substrat le basculement vers le mégalithisme. Cette mutation prendra plusieurs aspects. D'une part le monument "sortira de terre" pour devenir plus aérien et souvent, compte tenu des dalles utilisées, plus massif. Ensuite la chambre, jusqu'ici dévolue à un sujet, parfois deux, rarement plusieurs, deviendra le réceptacle de plusieurs dépouilles : le caveau cessera dès lors d'être individuel pour devenir un espace accueillant systématiquement plusieurs corps. Les dolmens à couloir de la Catalogne, attribués à la première moitié du IV^e millénaire, étaient probablement, selon J. Tarrus, le havre d'un nombre de sujets limité. Par la suite, les grands monuments mégalithiques de la seconde moitié de ce même millénaire, telles les allées de l'Aude et la Catalogne, proches morphologiquement des hypogées d'Arles, accueilleront en leur sein les corps de très nombreux individus.

C'est un peu la même trajectoire que semble avoir connu le phénomène hypogéique. Ses prémices sont marquées un peu partout par le creusement de monuments "en puits", parfois avec logette latérale à la base, destinés à un seul sujet. Ainsi dans le cas des tombes Bonu Ighinu de Cucurru s'Arriu à Cabras (Sardaigne) ou dans celui de la sépulture d'Arnesano à Lecce, dans les Pouilles. On pourrait inclure dans cette phase initiale certaines tombes en puits et à cellule funéraire de la culture des "Tombes en fosse" (*Sepulcros de fosa*) de Catalogne même si, dans cette région, le creusement ne se fait pas aux dépens de la roche dure mais de l'argile. On est là dans des formules "proto-hypogéiques" manifestes. Les grottes artificielles destinées à plusieurs sujets prendront ensuite le relais mais nous ne pouvons encore établir, comme pour les mégalithes, les étapes de cette transition sur des bases sûres. Il semble que la mutation vers des cavités

à usage collectif ait été plus ou moins rapide selon les lieux et les cultures impliqués dans ce processus. À Malte, on perçoit une sensible évolution depuis de petits hypogées destinés à recevoir un nombre de corps limité (Żebbuġ, Xemxija, petit hypogée proche du Cercle Brochtorff) jusqu'aux vastes hypogées (Hal Saffieni, Cercle Brochtorff) à multiples chambres-ossuaires. En Sardaigne, il existe dès les débuts de la culture d'Ozieri des tombes de petite taille destinées à ne conserver que quelques dépouilles (Serra is Araus à San Vero Milis, San Benedetto à Iglesias) mais, très vite, ces mêmes populations creuseront la roche résistante pour aménager des tombeaux plus amples aux plans très variés : tombes à long couloir et logettes latérales (Anghelu Ruju), monuments à grande salle centrale agrémentée de cellules funéraires périphériques (nécropole de Sant' Andrea Priu).

À Chypre, c'est à partir de tombes en puits ou en silo, dont le cimetière de Souskiou offre de bons exemples, que l'on s'orientera par la suite vers des monuments à accès latéral. Cette transformation du vertical au sub-horizontal peut s'accompagner d'un changement d'échelle : au nombre restreint de corps accueillis dans les petits monuments en puits, genre Souskiou, se substituera un caveau à nombre de dépouilles plus élevé (Vounous). Bien qu'on ne puisse suivre systématiquement un modèle d'évolution linéaire, on peut, comme pour le mégalithisme, observer dans l'émergence de l'hypogéisme le passage de tombes individuelles à des réceptacles à usage collectif. Ainsi, aux tombes-puits ou silos originels, se substitueront progressivement des cavités plus ou moins complexes, souvent sophistiquées (Hal Saffieni, Sant' Andrea Priu), devenues de véritables "maisons des morts".



L'abbaye de Montmajour (flèche)
et la montagne de Cordes.
Dessin Antoine Borel (détail).
Tiré de *La Noble et Bonne Ville d'Arles
entourée de remparts, bordée
par le Rosne*, XVII^e siècle.

HISTORIOGRAPHIE DES HYPOGÉES D'ARLES : DE FORTES PERSONNALITÉS À L'ŒUVRE

Par leur originalité morphologique, leur qualité architecturale, leur insertion dans la problématique mégalithique, les hypogées d'Arles-Fontvieille ont tôt attiré les archéologues soucieux d'en déchiffrer l'âge et la fonction. Diverses hypothèses ont fleuri à leur sujet. Des controverses sont nées, parfois vives. On mesure d'ailleurs l'intérêt de ces monuments à la qualité scientifique des chercheurs qui les visitèrent, les étudièrent et publièrent sur eux des textes savants. Quelle que soit l'époque où ils travaillèrent, ces archéologues étaient souvent des chercheurs de premier plan. Il y eut certes des conservateurs du Musée d'Arles, comme Marius Huart, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ou Jacques Latour, responsable de cet établissement vers 1950. Un archéologue de talent, Fernand Benoit, se pencha aussi sur ces monuments. Des préhistoriens de renom les fréquentèrent également et non des moindres : Émile Cartailhac, l'un des grands archéologues de la transition XIX^e/XX^e siècles, ou le Dr Paul Raymond, l'un des fondateurs de la Société Préhistorique Française. Mais il est singulier de constater que ce sont trois languedociens, tous trois montpelliérains, qui rédigèrent sur ces hypogées les textes les plus perspicaces : Paul Cazalis de Fondouce, dont les deux superbes monographies sur ces monuments firent longtemps autorité, Jean Arnal qui en repensa la chronologie et en décortiqua l'attribution culturelle des mobiliers funéraires, Jacques Audibert qui proposa des hypothèses alternatives. Plus récemment, des archéologues provençaux, Jean Courtin et Gérard Sauzade, évoquèrent ces tombes dans leurs travaux et les insèrent dans le contexte chrono-culturel que permettaient les avancées de la discipline dans les ultimes décades du XX^e siècle.

Ces divers chercheurs ayant, chacun à leur façon, livré leur point de vue sur les hypogées d'Arles, nous proposons, pour clore ces préliminaires, de les faire mieux connaître du lecteur à partir de brèves notices. L'ordre retenu est ici alphabétique. L'aspect historiographique sera évoqué ultérieurement.

Anibert (?-?). Historien de *La République d'Arles*, il publia en 1779 une *Dissertation topographique et historique sur la montagne de Cordes et ses monumens*, chez J. Mesnier, Arles. On y trouve une analyse détaillée de la grotte des Fées dans son contexte environnemental. L'auteur s'étonne que ses prédécesseurs n'aient jamais mentionné une cavité d'une telle envergure. L'accent est mis sur le rôle des invasions arabes dans l'histoire régionale et la possible liaison événementielle entre les sarrasins et la grotte. L'ouvrage est intéressant par certaines précisions et son souci d'objectivité, conforté par de nombreuses notes infra-paginales.

Jean Arnal (1907-1987). Médecin et préhistorien, exerçant à Trévières (Hérault), il s'intéressa très tôt au mégalithisme foisonnant de sa région, fouillant de nombreuses tombes et soutenant en 1953 une thèse devant l'université de Paris sur *Les dolmens du département de l'Hérault*, publiée en 1963 dans la revue *Préhistoire* (PUF). Accordant une place toute particulière à la céramique comme marqueur chrono-culturel, il définit, à partir de ses fouilles à la grotte de la Madeleine (Hérault) et en se fondant sur la documentation du Camp de Chassey (Saône-et-Loire), la civilisation "chasséenne", complexe essentiel du Néolithique moyen français. Il identifia



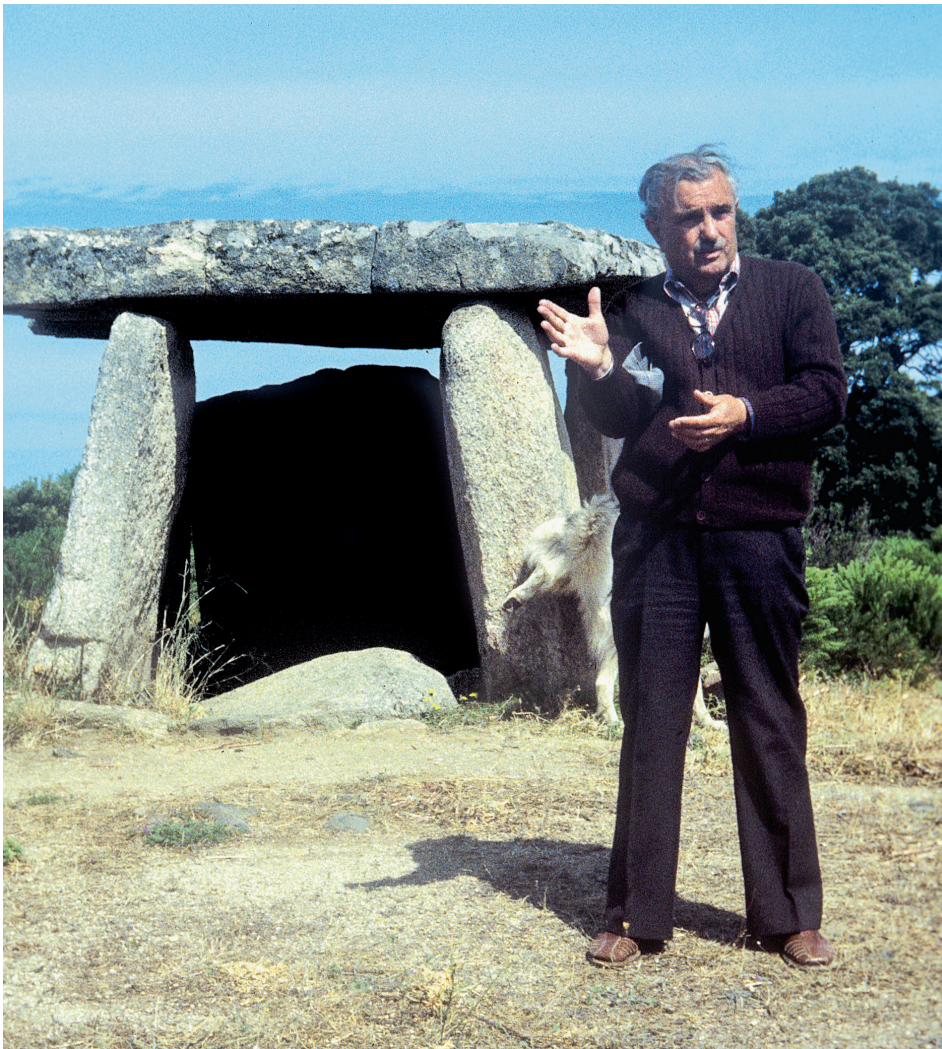
Anibert.
© DR.

aussi à partir de séries régionales les cultures du Néolithique final-Chalcolithique de Ferrières et de Fontbousse dont il sera question dans le présent ouvrage. Dans les années cinquante du XX^e siècle, Arnal fut ainsi l'un des tout premiers archéologues à établir la succession des cultures du Néolithique français ("Les styles céramiques du Néolithique français", *Préhistoire*, tome XIV, PUF, 1960 en collaboration avec G. Bailloud et R. Riquet). L'intérêt qu'il portait particulièrement au mégalithisme le poussa à préciser la terminologie dans ce domaine, en collaboration avec son ami Glyn Daniel. Il publia en 1953 dans la revue *Études Roussillonnaises* une mise au point sur les hypogées d'Arles dans laquelle il proposa le premier classement chronoculturel de leur mobilier funéraire, à la lumière de ses propres définitions. Diffusionniste, partisan de chronologies hautes, il attribua ces monuments au Néolithique moyen.

Jacques Audibert (1928-1960). Élève du Colonel Louis et de Jean Arnal, il s'intéressa tôt à la préhistoire de la région de Montpellier. Fêru des idées du second nommé, il s'en détacha très vite lorsque, promu attaché de recherche au CNRS, il souhaita élaborer des théories plus personnelles. Il défendit notamment dans ses publications



Jacques Audibert.
Collection privée.

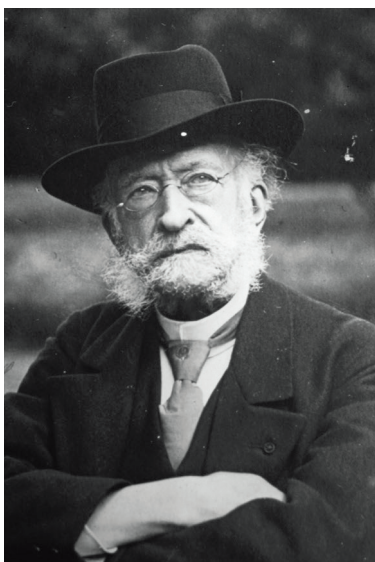


Jean Arnal.
Photo collection Musée archéologique
Henri Prades, *Lattara*.



Fernand Benoit.

© Ministère de la Culture
et de la Communication, DRASSM.



Émile Cartailhac.

Photo R. Bégouën / Muséum de Toulouse.

et dans sa thèse l'hypothèse d'un âge du Cuivre méridional (Chalcolithique) englobant dans un grand et même complexe dominé par la métallurgie du cuivre naissante, la diversité des styles céramiques, des parures et des outillages lithiques compris entre le Néolithique moyen et les débuts de l'Âge du bronze (*La Civilisation chalcolithique en Languedoc oriental*, Institut d'Études Ligures, 1962). Il attribuait à cet ensemble toutes les formes d'expressions mégalithiques, les hypogées et les grottes sépulcrales. Une telle conception lui permettait de s'opposer à Jean Arnal en datant du "Chalcolithique" les hypogées d'Arles, monuments sur lesquels il publia plusieurs notes tout en critiquant l'hypothèse d'un âge néolithique. Des voyages en Sardaigne lui suggérèrent une filiation entre les monuments sardes et les tombes provençales. Les précisions apportées par le radiocarbone au cours de ces dernières années ont montré la très longue durée de son "Chalcolithique", aujourd'hui séquencé en plusieurs phases et cultures.

Fernand Benoit (1891-1969). Archéologue provençal. Après l'École des Chartes et l'École Française de Rome, il devint bibliothécaire-archiviste de la ville d'Arles (1925), ensuite conservateur du musée Borély à Marseille, directeur des Antiquités Historiques de Provence (1943), chargé de cours à la Faculté des Lettres d'Aix, directeur des recherches sous-marines. Il est l'auteur de nombreuses fouilles et études consacrées à Arles romaine, à divers sites de Marseille (Le Lacydon, Le Vieux-Port, l'abbaye Saint-Victor, l'épave du Grand Congloué), à l'oppidum d'Entremont (Aix), à l'établissement de Cimiez (Nice). Parmi ses œuvres maîtresses on citera *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule* (Faculté des Lettres d'Aix, 1965) et *Arts et dieux de la Gaule* (Arthaud, 1969). On lui doit aussi diverses études historiques ou ethnographiques comme *La Provence et le Comtat Venaissin* (Gallimard, 1949). En 1928, la reprise partielle des fouilles sur les hypogées de Fontvieille conduites par "L'Institut des Fouilles de Provence et des Pré-Alpes" lui permit de livrer quelques nouveautés sur ces sites et leurs environs. Fernand Benoit les exposa dans une synthèse dans laquelle il dressa l'état des connaissances sur ces cavités et sur les documents en provenant.

Émile Cartailhac (1845-1921). Avocat, préhistorien. Entré jeune dans le cénacle de préhistoriens de renom (E. Lartet, G. de Mortillet), E. Cartailhac est déjà, à 22 ans, secrétaire-adjoint du premier Congrès international d'Archéologie Préhistorique. En 1869, il devient directeur de la revue *Les Matériaux pour l'histoire naturelle et primitive de l'Homme*. Il parcourt l'Europe, publie divers ouvrages : *Les Âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* (Reinwald, 1886), *Monuments primitifs des îles Baléares* (Privat, 1892), *La France préhistorique* (Alcan, 1889). Il enseigne dans les universités toulousaines, anime le Muséum de Toulouse, se fait le promoteur de la discipline. Un temps hostile à la reconnaissance d'un art rupestre paléolithique, il reconnaît finalement l'authenticité de ces œuvres. Lors du Congrès Archéologique de France tenu en Arles en 1876, il assiste aux fouilles de l'hypogée du Castelet, qu'il est censé superviser, et donnera ses impressions sur ces travaux dans sa *France préhistorique*.

Paul Cazalis de Fondouce (1835-1931). Archéologue, ingénieur centralien, fut l'un des plus actifs préhistoriens du Midi dans la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle. Membre militant des congrès internationaux d'Anthropologie et d'Archéologie préhistorique (Copenhague, Bologne, Stockholm, Budapest) dont

il assure le secrétariat, il anime parallèlement plusieurs sociétés savantes méridionales (Académie de Montpellier, Société Languedocienne de Géographie, Société Archéologique de Montpellier). Ses recherches et ses publications portent préférentiellement sur la Préhistoire de l'Hérault : *L'Hérault aux temps préhistoriques* (1900) ; *La Préhistoire du département de l'Hérault* (Société de Géographie de Montpellier, 1907) et sur les dépôts de bronzes protohistoriques. Il publie notamment le dépôt éponyme de Launac ainsi que diverses cachettes de fondeur voisines. Ses travaux en 1869 avec Ollier de Marichal à la grotte des Morts de Durfort (Gard) lui montrent l'intérêt de cette période de transition entre le Néolithique et l'Âge du bronze. Aussi prend-il rapidement conscience de l'importance d'un monument comme la grotte des Fées de la montagne de Cordes. Mis au courant par un ami, M. Duval-Jouve, des recherches incontrôlées conduites dans les cavités de Bounias et de la Source, il se rendit sur les lieux, rassembla l'information la plus large possible et publia en 1873 le premier tome des *Allées couvertes de la Provence*.

L'opportunité de fouiller un quatrième hypogée, le Castelet, s'étant présentée en 1876, il participa à ces recherches menées officiellement par M. Huart et qu'il supervisa avec É. Cartailhac. Il en tira le second tome (1878) des *Allées couvertes de Provence*, enrichi d'une étude sur les mollusques trouvés dans le monument par H. Nicolas. Ces deux ouvrages constituent le fondement documentaire le plus abouti, complété par l'article de J. Arnal et J. Latour, sur les hypogées de Fontvieille.

Jacques Chalom des Cordes (né en 1935). Un monument aussi impressionnant que la grotte des Fées n'a pas seulement retenu l'attention des archéologues. Il a aussi suscité des interprétations de caractère plus philosophique. Écrivain et historien d'art, Jacques Chalom des Cordes évoque le site dans son roman *La Montagne sacrée des Cordes* (Errance, 2013). Il y met en scène un ingénu, parti tout au long de sa vie, sur les traces d'une île mythique. Vers la fin de son existence, au terme d'une longue quête, il pense l'avoir trouvée dans cet ensemble calcaire constitué par le plateau du Castelet et la montagne qui le domine, milieu émergeant naguère d'espaces aquatiques. Le site central de cet environnement singulier est constitué par le grand hypogée, interprété comme un temple souterrain préhistorique, une sorte de crypte initiatique. Jacques Chalom des Cordes est aujourd'hui le propriétaire des grottes artificielles de Bounias, de la Source et des Fées, patrimoine qu'il « protège et entretient contre les orages du monde extérieur ».

Jean Courtin (né en 1936). Élève de Max Escalon de Fonton, entra tôt au CNRS dans le cadre de l'opération de sauvetage des grottes du Verdon, menacées par l'exhaussement envisagé du plan d'eau de la rivière. Homme de terrain, il fouilla plusieurs gisements de cette région. De façon plus large, ses fouilles et recherches en Provence lui permirent de systématiser le Néolithique et le début de l'Âge du bronze dans de nombreuses publications et plus particulièrement dans sa thèse *Le Néolithique de la Provence* (Société Préhistorique Française, 1974). Il s'intéressa aux habitats voisins des hypogées. Dans sa thèse, il défendit l'idée d'une datation "chalcolithique" des grottes artificielles, selon lui prototypes des hypogées du Vaucluse. Il interpréta les "menhirs" de Coutignargues comme de probables dalles de couverture du mégalithe. Il effectua parallèlement diverses missions archéologiques en Afrique (Tchad).



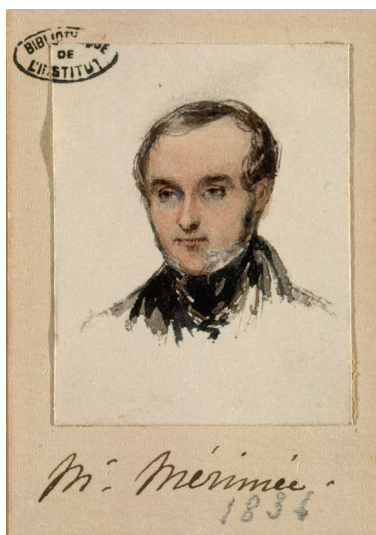
Paul Cazalis de Fondouce.
Musée d'Archéologie nationale,
Saint-Germain-en-Laye (Yvelines).
Photo M.-H. Thiault.



Jacques Chalom des Cordes.
Photo C. Pigeaud.



Jean Courtin en 1973.
© DR.



Portrait de Prosper Mérimée.
Album de Mathilde Odier. 1834.
Paris, Bibliothèque de l'Institut.
© RMN-Grand Palais (Institut de France),
G. Blot.

Marius Huart (1830-1895). Fils de François Huart, peintre, auquel il succéda comme Directeur du Musée lapidaire d'Arles. Membre correspondant du Comité des travaux historiques et scientifiques, membre de la Société Française d'Archéologie, il est l'auteur d'un *Recueil d'Inscriptions latines sur les stèles romaines. Catalogue du Musée lapidaire* (1872). Organisateur à Arles du Congrès de la Société Française d'Archéologie en 1876, il obtint par ce canal un crédit destiné aux fouilles de Trinquetaille. Celles-ci n'ayant pu se dérouler, cette subvention fut utilisée à des recherches conduites sur l'hypogée du Castelet et au re-tamisage des déblais des grottes de Bounias et de la Source. Il rendit compte de ces travaux dans un article de la Société Française d'Archéologie.

Jacques Latour (1918-1956) est le fils du célèbre peintre Alfred Latour. Résistant, chargé d'organiser lors de la Seconde Guerre mondiale liaisons aériennes et opérations de parachutage, il est déporté à Dachau. Après la guerre, il devient conservateur du Musée Réattu en Arles. Archéologue, il intervient sur plusieurs sites préhistoriques de la région (tombe A. Meynier à Eygalières, Trou de la Baume-La Fourbine à St Martin-de-Crau). On lui doit quelques re-tamisages à la grotte Bounias. Il est co-auteur, avec Jean Arnal et Raymond Riquet, de l'important article sur les "Monuments et stations néolithiques de la région d'Arles-en-Provence" (*Études Roussillonaises*, Janvier-Mars 1953, p. 27-69) dans lequel il est prénommé Jean par erreur.

Prosper Mérimée (1803-1870). Écrivain, auteur à succès de nouvelles (*Mateo Falcone, Carmen, Colomba*), de romans historiques et de nombreuses publications littéraires (Académie Française). Inspecteur des Monuments Historiques à compter de 1834, il entreprend pendant les cinq années qui suivirent un ensemble de tournées à travers la France pour en visiter les monuments et prendre les mesures nécessaires à leur protection. Il en tirera quatre ouvrages présentés comme des "Notes de voyage" et qui constituent un vivant tableau de l'état des monuments français à son époque (Hachette Littérature, 1971). Le premier de ces livres, *Notes d'un voyage dans le Midi de la France* (republié en 1989 chez Adam Biro), nous intéresse directement. C'est en effet à l'occasion de sa deuxième visite d'Arles et de ses environs en octobre 1834 que Prosper Mérimée se rendit à la grotte des Fées, le plus vaste des hypogées de Fontvieille. Ses impressions ne manquent pas d'intérêt et on les trouvera pour l'essentiel résumées dans les pages qui suivent.

Ivan Pranishnikoff (1841-1909). Artiste d'origine russe, il a étudié la peinture à Rome puis à Paris, avant de regagner la Russie. Il émigre ensuite au Canada puis aux États-Unis, à Paris et enfin se fixe aux Saintes-Maries-de-la-Mer. Il fréquente alors les félibres provençaux dont Frédéric Mistral. Il s'intéresse aussi à la Préhistoire, recense et photographie divers monuments mégalithiques du Languedoc et de Provence, étudie les gravures du menhir de Congenies (Gard). Il repère dans la grotte des Fées un curieux motif gravé qu'il signale au Dr P. Raymond. Tous deux y voient une "divinité funéraire", interprétation largement extrapolée.

Paul Raymond (1859-1944). Médecin et préhistorien, exerça d'abord à Paris puis fut nommé professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier. Il se rapprocha ainsi des terrains ardéchois et gardois qu'il avait commencé d'explorer et au sein desquels il fit d'importantes découvertes (*L'arrondissement d'Uzès avant l'Histoire*,

Alcan, 1900). Membre fondateur en 1904 de la Société Préhistorique Française dont il fut le premier Secrétaire Général, il en démissionna peu après en raison de dissensions internes. Il fonda alors *La Revue Préhistorique* (1906) qui accueillit quelques contributions de qualité mais cessa de paraître en 1912. Il publia, seul ou associé à I. Pranishnikoff, deux notes sur les “divinités funéraires” de la grotte des Fées et de “l’hypogée” de Coutignargues, dont les interprétations furent contestées par la suite.

Gérard Sauzade (né en 1935). Conservateur au Service Archéologique de Provence-Côte d’Azur, a consacré une large partie de sa vie professionnelle à la fouille de sépultures collectives – dolmens et hypogées – du Sud-Est de la France (cf. notamment l’hypogée du Capitaine à Grillon, Vaucluse). Il écrivit plusieurs contributions au mégalithisme de l’aire provençale, références dont les plus synthétiques figurent dans la bibliographie du présent ouvrage. Il reprit notamment la fouille du dolmen de Coutignargues, voisin des hypogées, qu’il publia exhaustivement (*Congrès Préhistorique de France*, Provence, 1977, p. 567-580). Il insista sur le lien existant entre les hypogées de Fontvieille et les monuments mégalithiques de Provence et du Languedoc. Il considère ces derniers comme des émanations des grottes artificielles arlésiennes, celles-ci envisagées comme des sortes de prototypes architecturaux, en particulier pour les dolmens de Provence occidentale, voire les dolmens à murs en pierre sèche de type “bas-rhodanien”. Sa thèse porte plus spécifiquement sur “Les sépultures du Vaucluse du Néolithique à l’Âge du Bronze” (*Études Quaternaires*, 6, Université de Provence, 1983).

Note

(1) Vue générale dans GUILAINE, 2011.



Ivan Pranishnikoff.
Collection Museon Arlaten,
musée départemental d’ethnographie.



Paul Raymond.
Pont-Saint-Espirit, Musée d’art sacré du Gard.
Fonds Paul-Raymond, photo du musée.



Gérard Sauzade.
© DR.



CHAPITRE 2

LES MONUMENTS

Jean Guilaine
et Gérard Sauzade

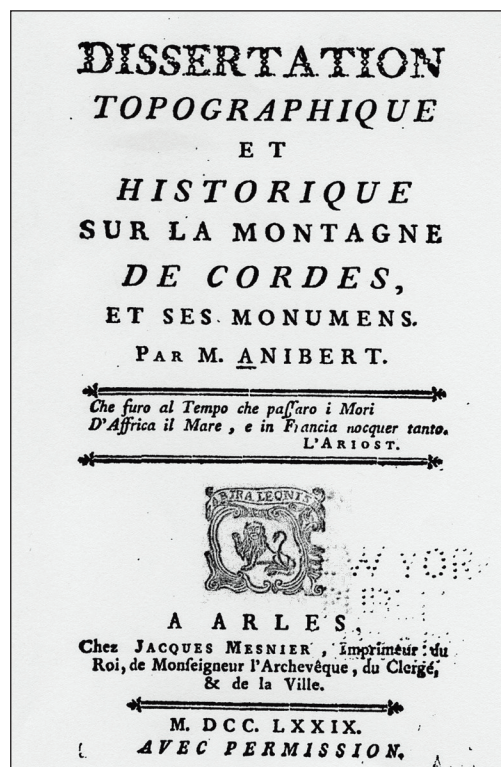
Les hypogées d'Arles sont au nombre de quatre. L'un, la "grotte des Fées", le plus vaste, est situé au sommet de la montagne de Cordes, sur son flanc occidental. Les trois autres, Bounias, la Source, le Castelet, se trouvent sur le plateau du Castelet et forment un complexe de grottes artificielles à destination funéraire auxquelles on associe habituellement le dolmen voisin de Coutignargues.

La plupart des auteurs qui ont évoqué ces monuments ont insisté sur leur position géographique originale, leur aménagement ayant été réalisé sur ces crêtes calcaires qui émergent de la plaine d'Arles. En 1779, Anibert évoque ainsi la montagne de Cordes, située à environ une lieue de la ville d'Arles : *"des marais qui l'entourent de toutes parts, excepté du côté du Levant, en forment une presqu'île pendant la plus grande partie de l'année... Le dessus ne forme presque point un plateau ; c'est une pente douce qui s'incline du nord au midi. Toute la partie méridionale offre un aspect facile, surtout lorsque les marais sont à sec..."*. P. Mérimée en 1835 évoquera à son tour ce *"vaste marécage, ou plutôt une suite d'étangs que séparent des chaussées, s'étend au nord-est d'Arles ; quelques collines rocheuses s'élèvent de ces marais comme des îles, dont la plus considérable a pris de sa hauteur relative le nom de Mont Majour"*. Lorsque P. Cazalis de Fondouce publie en 1873 le premier tome de ses *Allées couvertes de la Provence*, il fait remarquer que quelques années après la visite de Mérimée *"les travaux d'assèchement qui ont été exécutés dans cette région en ont singulièrement changé l'aspect : les marais ont été remplacés par de vastes étendues de champs entièrement livrés à la charrue ; mais au-dessus de cette plaine fertile et cultivée s'élèvent toujours, comme de véritables îles, les mêmes collines rocheuses sur lesquelles la culture n'a point de prise."* Ces champs, dits "Marais de Trébon", auraient été *"autrefois un véritable lac qui communiquait d'un côté avec le Louérian, de l'autre avec le Rhône. Ce lac était encore navigable et poissonneux vers le milieu du XI^e siècle"*. Il se serait étendu à l'Est d'Arles, entre la Haute-Crau et la montagne de Fontvieille. Dans cette sorte de golfe *"s'élevaient trois îles rocheuses qui sont aujourd'hui les collines de Mont-Majour, de Cordes et du Castellet"*. Ces reliefs se composent d'une molasse coquillière miocène largement exploitée de tout temps comme matériau de construction.

Hypogée de Bounias.
Vue depuis le fond de la galerie.
Photo J. Coularou.

Tous ces témoignages ont pu contribuer à développer l'idée romantique de Néolithiques gagnant les îles pour y établir les tombeaux de leurs ancêtres. Sans doute doit-on la nuancer. Les naturalistes étudient aujourd'hui plus précisément l'évolution de l'environnement au cours de l'Holocène et, notamment, celle des modifications survenues dans les plans d'eau du fleuve, des étangs de la plaine ou des cuvettes voisines (marais des Baux). L'exhaussement du lit du Rhône a certes contribué à la création de zones marécageuses : des limons de débordement, nous dit M. Provansal, sont ainsi attestés au Castelet dès le V^e millénaire avant notre ère. D'autres inondations gagnant ce secteur sont datées vers -3 700/-3 500. Elles favorisent, avec l'élévation des nappes phréatiques, la création de marais. Mais c'est le relèvement progressif de la plaine alluviale du Rhône qui, au fil du temps, favorisera l'entretien ou l'extension de ces nappes. La cuvette occidentale du marais de Baux ne sera en eau que vers la fin du Néolithique tandis que les inondations du fleuve ne la toucheront que vers la fin du Moyen Âge, nous confie toujours M. Provansal (1). L'hypothèse d'un quai romain aux moulins de Barbegal n'est donc guère fondée. Les marécages évoqués par les auteurs des XVIII^e et XIX^e siècles (Anibert, Mérimée) semblent être des avatars récents de l'histoire du Rhône avant que n'intervienne leur assèchement postérieur. Il reste donc à mieux préciser les configurations géographiques locales au milieu du IV^e millénaire avant notre ère, date vraisemblable du creusement des hypogées.

C'est à leur description particulière que nous allons à présent nous attacher.



Frontispice du maître ouvrage d'Anibert.

LA “GROTTE DES FÉES” OU “ÉPÉE DE ROLAND”

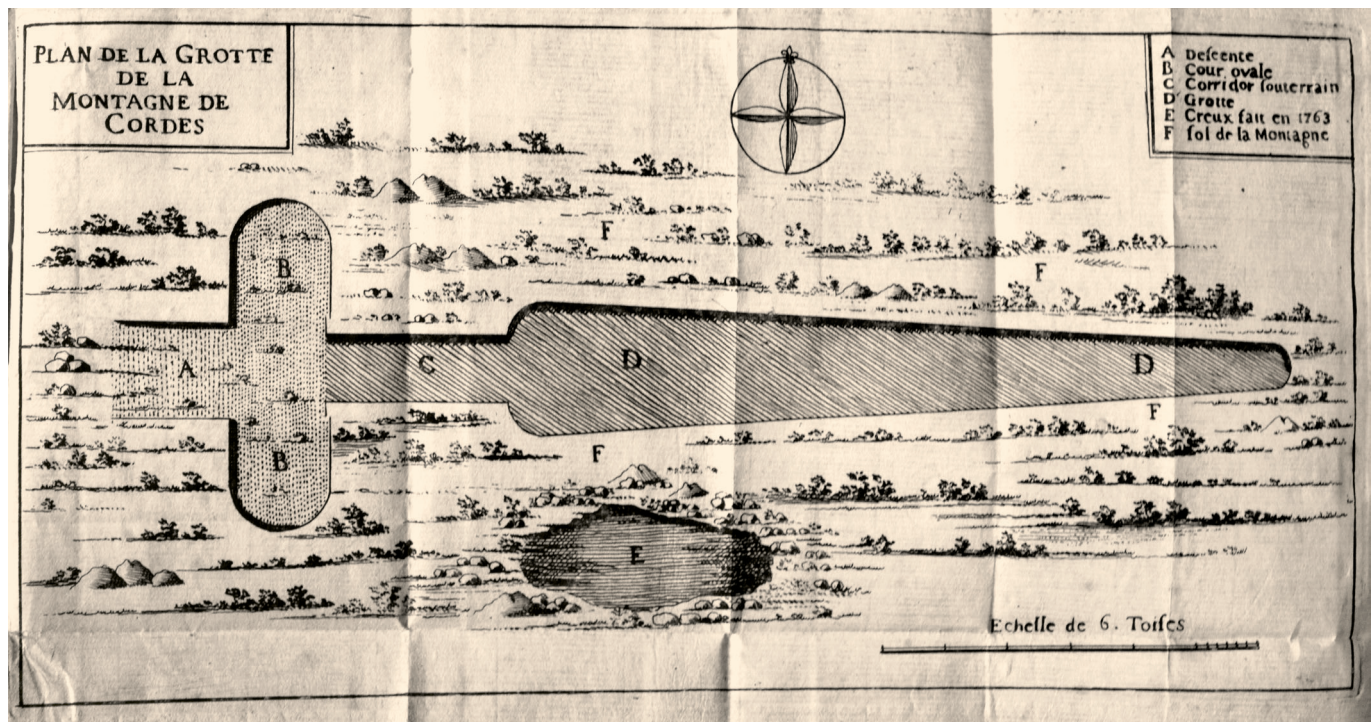
Anibert et l’hypothèse sarrasine

C’est à Anibert que l’on doit le plus ancien texte connu sur la montagne de Cordes et sa “grotte des Fées”. La description qu’il en donne en 1779, soigneusement complétée de données métriques sur ses divers éléments constitutifs, ne manque pas d’intérêt. Non seulement elle nous livre un état des lieux dans la seconde moitié du XVIII^e siècle mais elle pose un certain nombre d’interrogations qui resteront d’actualité pour les visiteurs qui, plus tard, se rendront sur le site. Anibert découpe déjà le monument en quatre parties distinctes : le couloir de descente, la “cour ovale”, le corridor, la grotte proprement dite.

Il faut croire qu’à l’époque où cet auteur écrivait le couloir extérieur était pour partie comblé de terre et encombré de broussailles qui en oblitéraient certains traits architecturaux. On n’en distinguait pas les escaliers savamment ciselés et l’impression était celle d’une “*descente en pente douce taillée dans le rocher*”.

Même constat de comblement dans ce que l’on appellera plus tard le “narthex”, cette “*cour ovale*” composée de deux loges symétriques, perpendiculaires à la rampe et disposées en bas de celle-ci. Ces deux petites pièces sub-circulaires lui rappellent les “*puits à roue de nos jardins*” à parois verticales. L’encombrement dû à la chute de blocs et aux dépôts de sédiments ne lui permettent pas d’en estimer complètement l’envergure : “*on ne peut juger de leur hauteur, ou, plutôt de leur profondeur primitive, à cause de la terre et des pierres qui y sont amoncelées ; mais dans l’endroit le moins défiguré, elle est actuellement d’environ sept à huit pieds (2)*”.

Plan de “l’Épée de Roland”.
D’après Anibert.
C’est ce document, réplique d’un glaive, qui a nourri la légende et le toponyme d’“Épée de Roland” souvent attribué à la grotte des Fées.



LES HYPOGÉES PROTOHISTORIQUES DE LA MÉDITERRANÉE ARLES ET FONTVIEILLE



Hypogée des Cordes.
Intérieur de la galerie;
entrée de la galerie éclairée par suite
de l'enlèvement de la première table
de couverture;
le "narthex", sorte de cour
à deux loges symétriques.
Photos Mieusement Médéric
(1840-1905).

© Ministère de la Culture (France).
Médiathèque de l'architecture
et du patrimoine, diffusion RMN.





Le “rempart” barrant pour partie la montagne de Cordes.

L'entrée de la grotte des Fées.

Photos I. Pranshnikoff
(fin XIX^e/début XX^e siècle).
Collection Museon Arlaten,
musée départemental d'ethnographie.

Du corridor proprement dit, Anibert relève le découpage en relief de l'aire d'entrée, sorte de “*corps avancé de quatre pouces en saillie*”, dans lequel, en léger retrait, s'ouvre “*une porte ronde, large de cinq à six pieds et pareille à celle d'un four. C'est l'entrée d'un passage ou corridor entièrement taillée dans le roc, dont la largeur et la forme sont égales à celle de la porte et qui a seize pieds et demi de longueur. Sa plus grande hauteur actuelle n'est que de trois pieds et demi, attendu l'amas de terre qui s'y est formé*” (3). Pire, du côté intérieur le corridor n'a plus “*qu'un pied ou deux pieds d'ouverture*”. Ce comblement qui rendait ce passage difficilement praticable explique pourquoi l'accès privilégié pour entrer dans la grotte proprement dite se faisait par la “fenêtre” créée par l'enlèvement de la première dalle de couverture. On verra que pareille situation se produisait à l'hypogée du Castelet. À la grotte des Fées, “*les terres que les pluies entraînent, les débris de pierres qu'on y jette ou qui tombent d'elles-mêmes, forment tous les jours des élévations*”. Cet entassement devait permettre de se laisser glisser dans l'antre sans trop de difficultés.

La description que donne Anibert de la galerie elle-même est parfois curieuse, mais toujours très aiguë. Il y voit un long ovale, et c'est ainsi qu'il en livre le plan avec une terminaison plutôt arrondie. Ce rétrécissement du fond lui évoque la forme d'un œuf. Il est frappé par la régularité des parois.



Celles-ci, dit-il, “*taillées dans le roc vif sont perpendiculaires aux deux bouts et inclinées sur les côtés, de manière que le souterrain est évasé par le bas et que sa coupe transversale représente une pyramide dont la pointe est tronquée. L’intérieur en est si parfaitement coupé et si uni qu’on n’aperçoit aucun vestige des instruments dont on s’est servi pour le tailler. On n’y voit d’autres inégalités que celles des fentes du rocher, et des dégradations que le temps y a apportées*”.

Anibert pose aussi un problème qui ne cessera d’intriguer ses successeurs. Observant la voûte du monument, il fait remarquer que cette couverture est constituée de dalles lourdes et épaisses qui peuvent prendre appui sur les deux bords ou bien ne reposer que sur un côté avant de se rejoindre vers le milieu de la toiture. Pour autant, ajoute-t-il, “*j’avoue qu’il serait difficile de prononcer si la totalité de cette voûte a été faite en pierres transportées ou si, dans sa plus grande étendue, on n’a pas profité du couvert naturel qu’offrait la première couche du rocher, laquelle, ici, s’étend par bandes horizontales sous lesquelles on peut creuser sans inconvénient et sans danger*” (4). Il ouvre ainsi le débat sur le creusement de l’hypogée : fosse décaissée à ciel ouvert puis couverte de dalles ou cavité déblayée “à l’horizontale” sous un banc de roche naturel ? Bien que laissant la réponse en suspens, il pense que l’évacuation de déblais de toutes sortes a pu se faire aux deux extrémités de la galerie par l’intermédiaire de deux “*fenêtres*”, qui furent ensuite “*bouchées à la fin de l’ouvrage*”. D’ailleurs, on rouvrit sans doute ces baies par la suite puisque, dans le courant du XVIII^e siècle, on descendait dans la grotte par “*des crevasses faites aux voûtes aux deux extrémités de la caverne, la plus commode et la plus vaste [étant] voisine de l’ancienne entrée*” (5). Quant aux fissures des tables de la toiture, elles sont apparues au cours du temps, en raison “*des ébranlements accidentels comme les secousses des tremblements de terre*”. Mais il est plausible que ces cassures soient surtout imputables aux vibrations dues aux tirs de mines que pratiqua en 1763, à quelques pas du chevet de la grotte, un groupe d’avignonais sans doute à la recherche du “trésor des Fées”. Anibert n’a pas de mots assez durs pour justifier ces adeptes de croyances farfelues – “*idiots, atteints de démence, d’accès de folie*” – car “*peu s’en faut même que cette caverne n’ait été entièrement détruite par les effets de cet esprit de vertige*” (6). Sans commentaires...

Cet auteur est moins bien inspiré lorsqu’il met en parallèle l’histoire de cet antre avec les événements du haut Moyen Âge dans la campagne arlésienne. À sa décharge, on doit immédiatement ajouter qu’à l’époque où il écrivait la notion de l’ancienneté humaine au-delà des premiers temps historiques ne se posait guère. Les Gaulois constituaient la limite inférieure de toute estimation chronologique. Le cadre d’explication dans lequel s’insérait la grotte des Fées s’inscrivait donc forcément dans le champ de l’Histoire. Aussi associe-t-il dans un même moment la grotte et la “*muraille*” (le rempart) voisine. Ces monuments auraient exigé d’importants moyens humains pour leur réalisation : “*toutes deux ne peuvent avoir été entreprises et conduites à perfection que par une armée*”. Sur ce point on lui rendra justice d’avoir bien mesuré la mobilisation des effectifs nécessaires au creusement de la cavité. Par contre les artisans supposés de cette cavité singulière qui développe en lui une curiosité plutôt sympathique sont toujours présents négativement. La référence reste en effet la ville d’Arles, patrie de l’auteur, soumise à diverses vicissitudes de la part de pillards épiques. Pourquoi donc aménager un tel souterrain ? “*Tout porte l’empreinte d’une*